

## Un Écrivain vend ses Livres

M. Edouard Champion vendra lundi et mardi prochains, à l'Hôtel Drouot, des livres et manuscrits provenant de la bibliothèque de M. André Gide et ce même événement fait un grand bruit dans le monde des lettres. C'est, en effet, que cette vente n'est pas une vente ordinaire et que M. André Gide prétend lui donner une signification particulière. Elle nous requiert donc en tant qu'actualité et comme une nouveauté dans les usages littéraires.

Généralement, un écrivain ne dispersait pas sa bibliothèque qu'il n'y fût forcé par les circonstances. Il attendait l'échéance inévitable où ses héritiers le feraient pour lui. Ou bien, s'il s'y résignait, c'était par un pressant besoin du capital que ces livres représentaient. On ne fait pas fortune dans la littérature. Ou au déclin de son âge un ouvrier de lettres soit obligé de vendre les compagnons de son existence spirituelle pour subsister, ce fut la dure obligation de quelques-uns de nos aînés. Dure obligation. Il faut avoir passé par là, faite ce par jeunesse et bohème, pour savoir combien il en coûte de se séparer de ce qu'on a acquis, à plus forte raison de ce qui vous a été offert. Dans une récente préface qu'il donnait à un catalogue de la « Bouquinerie Gallimard », M. Jacques de Lacretelle racontait ses premières passions de bibliophile et comment d'autres passions de jeune homme les avaient réduites à rien. Il le disait de charmante manière. Il montrait que le Palais de Glacé, le bar du Palace, Armonville et quelques blondes « dont les cheveux se dénouaient facilement », lui avaient ravi ce que son goût, son économie, sa patience de jeune homme lui avaient permis de rassembler : « Un à un, tous mes livres y passèrent, conte-t-il dans ce joli texte. Ce ne fut pas sans combat, mais je trouvais de bonnes raisons : « Je garderai Loti jusqu'à L'Inde sans les Anglais, me disais-je. Les derniers sont mauvais. Je n'aime plus » les reingaines de Samain, les roses, » les velours, les cristaux... A quoi « bon le garder ! » Chargé de mes trésors, je refais en sens inverse le chemin de la rive gauche. Vais-je avouer que j'allai jusqu'à me défaire de livres sur lesquels des auteurs, cédant à mes impudentes prières d'écolier, avaient inscrit des dédicaces. Où sont-ils, ces livres, que je repêchais cher aujourd'hui ? »

Ce sont là frivolité, désordres de jeunesse ; plus tard, il n'y a que la nécessité pour vous amener à de si pénibles séparations. Pourtant voici M. André Gide qui a passé l'âge des bars, celui des blondes mercenaires et qui vend ses livres. Ce n'est, heureusement pas non plus par besoin. M. André Gide a toujours connu l'indépendance matérielle et cette grâce lui a permis de choisir de la carrière littéraire ce qui lui convenait le mieux : le plus réfléchi des dilettantismes, le moins soumis aux préjugés du public. Qu'est-ce donc alors qui le décide aujourd'hui à s'emparer ainsi. Il nous le dit en quelques lignes de préface placées en tête du catalogue de sa vente : « Le goût de la propriété n'a jamais été chez moi bien vif. Il me paraît que la plupart de nos possessions sur cette terre sont moins faites pour augmenter notre joie que nos regrets de devoir les quitter un jour. » Cette affirmation d'ascétisme ne justifie pas suffisamment la décision de M. Gide. Car on pourrait lui répliquer qu'il ne failt la qu'échanger en bien pour un autre, quasi le spirituel pour le

matériel et que si ces livres se vendent quelques centaines de mille francs il se trouvera posséder d'autres richesses qui ne l'aideront aucunement à abandonner notre monde sans regret. M. André Gide écrit encore qu'il n'est pas soigneux et que, projetant un long voyage, il a pris le parti de « se séparer de livres qu'il a acquis en un temps où il était moins sage ». Hé là ! cet argument n'est pas raisonnable non plus, car des livres ne périssent pas de l'absence d'un maître. Mais si-ions plus loin ; il en vend « d'autres enfin qui ne sont demeurés chers entre tous aussi longtemps qu'ils n'aveillaient en moi que des souvenirs d'amitié ». Et si l'on consulte le catalogue on s'aperçoit que ces livres-là sont en majorité et que si M. André Gide achetait Guizot et Saint-Marc Girardin « par faste », il posséderait les œuvres de MM. Henri de Régnier, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Eugène Montfort, Francis Jammes, André Suarès, Saint-Georges de Bouhédier, par les dons de l'amitié.

Ici nous touchons à l'une des raisons foncières de cette vente. M. André Gide entend ne plus rien conserver de ses témoignages, d'amitié ou d'admiration. Ces compagnons avec lesquels il débuta, avec lesquels il fut lié et dont il se sépara par la suite, il entend les éloigner de sa personne jusque dans leurs œuvres. Il jette ces souvenirs à l'encaïn. Il réalise ses illusions d'autrefois, met sa jeunesse abolie aux enchères. Et ce n'est point en un mouvement d'humeur qu'il le fait, mais avec une méticulosité dont ce catalogue apporte des traits bien vifs. Comme si ce n'était pas encore suffisant, M. André Gide y joint quelques exemplaires très rares de ses œuvres, y compris le livre authentique de ses mémoires, tiré à treize exemplaires et qui comporte, paraît-il, des vérités sans tendresse et des retours amers sur les temps enfuis.

On a envie de demander à M. André Gide, devant tant de déchirements volontaires, ce que lui ont fait ses jeunes années ! La lecture de ce catalogue, pour qui sait lire entre les numéros, montre une si forte amertume qu'on est presque tenté de plaindre celui qu'on en sent inondé. Et cette vente, où le snobisme et les curiosités vont disputer à prix d'or des raretés que l'avenir seul classera à leur valeur, livre en dernier ressort un document psychologique surprenant sur un écrivain de notre époque. Il n'est pas question ici d'apporter un jugement sur l'œuvre (ni même le geste) de M. André Gide. On sait bien tout ce qui lui est imputable et tout ce qu'on peut lui reprocher. Mais sa personnalité et son influence incontestables font que nous considérons avec intérêt ce qui le touche et ce qui apparaît de ses manifestations. Or, ce pincement public des amitiés mêlé à ce besoin de gloire chiffrée, c'est une faiblesse pour un artiste qui sut, si souvent, demeurer affranchi des ambitions trop habituelles, des grades et des récompenses. Et c'est peut-être une pire misère, et qui montre le désarroi d'une âme ! Ce besoin d'exiger tout de la vie, présentement et postérieurement, confier ainsi ses souvenirs et sa renommée aux trafics d'un hôtel des ventes, l'immoraliste lui-même pouvait-il penser que ses penchants le conduiraient jusqu'à ces pénibles négations ?

GERARD BAUER.

— La bibliothèque.

On sait qu'André Gide a voulu se débarrasser d'un grand nombre de ses livres, qui lui possèdent. Ils seront vendus le 27 et le 28 avril à l'Hôtel par les soins de M<sup>r</sup> Queille, commissaire-priseur, et d'Edouard Champion qui a établi le catalogue. André Gide en personne a mis à ce catalogue une préface, ou plutôt une déclaration en quelques lignes, dont le ton est bien curieux. Gide veut laisser 1° les livres qu'il avait acquis lorsqu'il était moins sage, et qu'il gardait par faste, mais en les négligeant, au risque de les gâter ; 2° des livres qui ne lui sont plus chers, et qu'il a aimés aussi longtemps qu'ils n'aveillaient en lui que des souvenirs d'amitié ; 3° les siens propres, les exemplaires qu'il avait de ses éditions originales.

là-dessus, Maurice Heine, dans la Vie, se met à enquêter. Il pose à la ronde la question suivante : « L'amour des livres l'emporte-t-il sur l'amour du prochain ? Doit-on conserver les livres de ses ennemis ? »

Bigre ! Que de débatement et de misanthropie ! La vie littéraire nous donne-t-elle tant d'ennemis que cela ? On a d'ailleurs peine à croire que tant d'auteurs qui sont nommés dans le catalogue soient réellement des ennemis de Gide. Ce qu'il dit est moins net. L'avis de l'orné sousigné est mélangé. Il lui semble qu'il est plus chic et d'un plus beau dédain de se taire superbement, de paraître ignorer. Plus sage, de comprendre la faiblesse des gens ; à l'occasion, ses propres torts ; et de réserver l'avenir, les reflux de la vie. Très suffisant, pour finir, de montrer la pointe du glaive, quand on vous menace. Mais d'autre part, un livre est un livre, et il est juste, il est utile, il est salubre de le distinguer de la personne de l'auteur. Si la vie de son bouquin vous rappelle même une trop poire trahison, une affreuse ingratitude, une perfidie irrespirable, où est le mal ? Vous revivrez une leçon, une école qui fut dure. C'est tout bénéfice.